OLIVER ROHE

Sept fois Beyrouth



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe
2027

L’auteur remercie l’Imec et le CNL.
© Éditions Allia, Paris, 2027.

Habitez la maison pour qu'elle ne s'effondre.
Arseni Tarkovski

Pour Alexis

C'est septembre.
C'est mille neuf cent quatre-vingt-treize.

La voiture qui me récupère de l'aéroport et s'arrête à chaque barrage de l'armée libanaise et de l'armée syrienne contourne le centre de Beyrouth et poursuit son trajet tard dans la nuit bien au-delà du port et de Dora, elle entre dans le tunnel de Dbayeh qui me donne des sentiments et prend un chemin parallèle en surplomb de l'autoroute côtière, elle tourne à droite un peu avant Kaslik et monte jusqu'au sommet d'une pente raide.

Le chauffeur me dépose devant le Zouk Hôtel.

L'ascenseur à miroirs qui m'emmène au quatrième étage n'a rien de mémorable au contraire du lion et de la femme en marbre sculptés de part et d'autre de la réception. Il me permet simplement de me revoir au Liban.

Je ne sais pas ce que je fais au Liban.

La chambre au papier peint sombre, marron à la limite du lie de vin, ressent partout la cuisine et l'insecticide, le maternel et le natal confondus.

La mère endommagée quelques semaines plus tôt sur une route de montagne ne garde plus trace de son

accident de voiture. Elle ne garde que l'erreur d'une joue gauche qui gonfle un peu plus que la droite au prétexte de sourire.

Je ne range rien dans les meubles hormis des vêtements. Je le constate tout juste en défaisant la valise. Rien ne s'est accumulé en trois ans d'étranger pour que je le rapatrie au Zouk Hôtel. L'accumulation m'est inconnue en règle générale. Elle ne vient pas à l'esprit. Elle vient peut-être à l'esprit, jamais dans la réalité. La réalité n'accepte pas que j'accumule. Elle n'intervient jamais dans ce sens. Le peu qui s'accumule, elle le défait. Je range également les lunettes et également je range les lentilles.

Toutes les faïences de la salle de bains sont roses allant vers le mauve. La baignoire et le lavabo de nous deux autant que le bidet pour elle. Tous les robinets noircissant à la racine.

Je ne vais pas sur le balcon.

Elle s'endort et elle ronfle dans un lit séparé du mien. Il n'est plus nécessaire de dormir dans le même comme du temps révolu de la guerre et comme du temps du studio à Paris. Parfois les ronflements s'arrêtent sans raison valable et parfois ils gagnent en régularité et en virulence parce qu'ils savent que je cherche à comprendre dans l'obscurité ce que provoque le retour au pays natal.
J'ai vingt et un ans.
L'âge ne m'avance en rien.
Il me fait reculer.

Maintenant je suis dans l'obligation de quitter mon lit toujours plus près du sien à cause des ronflements qui subjuguent la pièce et bloquent par méchanceté mes recherches de compréhension. Le séjour où je me retire n'est pas insonore. Les lumières extérieures le pénètrent au niveau du canapé. Une lumière en particulier me découpe la jambe longuement jusqu'au matin.

Il ne reste aucune image du lendemain.
Ni de son lendemain.

L'homme adossé à la réception m'interpelle.
Il tend la main.
Fawzi.
Concierge.
Il est au courant.
Madame votre mère a prévenu.
Il m'interroge sur le voyage.
Sur la France.
Si c'est pas dommage de la quitter.
Au bout du compte.
La France fournit l'école des enfants et la médecine.
Je suis au contraire soulagé de rentrer car le Liban est mon pays et qu'il n'y a pas plus beau que le Liban et pas mieux que son pays. L'étranger est une malédiction. Pas une vie.
Je mens.
Je ne veux pas dire du bien de l'étranger et par conséquent du mal du pays.
Je ne veux pas d'emmerdes.
Le Zouk Hôtel est l'établissement le plus honnête de la région depuis le fleuve de Nahr-el-Kalb jusqu'à la ville antique de Byblos, une fois au Zouk Hôtel, peu

importe la chambre, monsieur Oliver, le client est tellement chez lui, trop bien dans une famille, qu'il n'a plus de raison de le quitter.

Mounir me transmet l'heure à laquelle il souhaite me récupérer dimanche. C'est la première fois que je mène une discussion avec un inconnu au téléphone. Je réalise cette vérité pendant son temps de parole. Il fait partie intégrante des mecs que fréquente Maurice depuis son retour de Paris l'année dernière. Il est légèrement trop gros et très gentil. Son cœur comme du miel. Il appartient à tous les mecs autour d'Antoine et de Patrick et un peu de Najib. Les cercles sont nombreux. Il étudie la matière économique et comptable. Il roule dans une BMW 323 bleu ciel. Elle n'a pas d'injection. Son intérieur est beige. Vous pouvez faire le trajet ensemble à l'université comme vous êtes voisins et que tu es sans voiture.

Les échantillons d'argenterie et de porcelaine achetés en France, auprès des fabricants de prestige, s'empilent dans un coin de la pièce à coucher en attendant d'être présentés à leur riche clientèle libanaise comme ta mère elle a envie de se remettre tout de suite à commercer. Le Liban renaît de ses cendres et avec le Liban le commerce.
Sept fois Beyrouth fut détruite dans l'Histoire et sept fois reconstruite.
Elle est tel un phénix.
Elle ne meurt jamais.
C'est le sens historique des échanges que d'importer des marchandises fabriquées en Occident et de les écouler d'une main de maître sur notre sol. Au Liban

les représentants des biens occidentaux sont les plus riches et les plus aimés des commerçants. Nous étions avant la guerre qui n'était pas notre guerre mais la guerre des autres sur notre sol les représentants des plus célèbres marques de la maroquinerie haut de gamme. Les marques américaines, italiennes et allemandes. Nous étions Samsonite.
Ta mère n'est pas n'importe qui.
Tu le sais bien,
tu es au courant,
je te l'ai expliqué.
Les orfèvreries de Paris et les porcelaines de Limoges ont vite compris qu'ils avaient affaire à une femme de caractère et qui a du raffinement et qui a un talent de famille pour le commerce. Sinon ils n'auraient jamais consenti à me vendre tous ces échantillons à très bon prix en échange d'un contrat de représentation si je réussis à les revendre dans les bons délais.
Ils ne sont pas bêtes.
Ce sont des Français.

Le balcon donne là-bas sur le versant ouest de la centrale électrique et ici sur la laideur du quartier d'Adonis qui est mitoyenne de la laideur du quartier des cimetières. Il n'existe que l'autoroute à regarder et réfléchir dans les deux sens. L'autoroute ainsi qu'un morceau de l'Espace 2000 et un autre de l'église du Sauveur, ainsi qu'un peu plus loin et un peu plus bas, à même le littoral, le dernier étage achevé finalement de la station balnéaire. À peine quatre ou cinq cents mètres me séparent d'elle. Tout le paysage entre nous quand je le considère après trois années d'étranger est pareil et contraire à lui-même. Il me

semble complètement reconnaissable et méconnaissable. Je n'ai pas l'intention de retourner un jour sur place, au sein de la station balnéaire, non plus que de croiser les Wissam et les Dima et les Marwan et Alain et Tamara et les autres. Mes groupes sociaux d'autrefois, mes anciennes lignées. Je ne comprends pas bien l'intérêt de les revoir du moment que la guerre est finie et avec elle ses témoins et avec ses témoins ce que je ne suis plus. Il n'y a plus rien à témoigner. Pour témoigner il y a la Peugeot bleue abandonnée en dernier le matin du départ. C'est le monument de notre séjour dans la guerre. Elle doit s'y trouver encore, à la lisière du terrain vague, entre la contre-allée et la mer. Le retour au pays natal provoque tout de suite une mort dans la personne du revenant, de même que la fuite du pays natal provoqua une mort dans ma personne de départ.

Ils sont plusieurs mecs à boire des jus de fruits en terrasse, sous les arbres du rond-point de Jeita, dans les premières hauteurs du Kesrouan. Je ne calcule pas leur nombre ni leurs noms. Il fait assez frais pour septembre. Je ne calcule pas non plus les paroles qu'ils profèrent et rigolent autour de la table. Ces sont en gros des mecs de Mounir. Leurs jus contiennent des morceaux de fruits et de la crème de lait et du miel en surface. La lumière décline en faible quantité tandis que l'odeur des grands pins augmente. Je localise très rapidement une douleur dans le bras gauche, qui monte du poignet jusqu'à l'épaule, de l'épaule se répand vers le torse, du torse descend vers le poignet gauche. C'est un circuit. Je rencontre certaines difficultés à respirer, la douleur semble procéder de l'extérieur et de l'intérieur, elle

insiste sur le torse qui est très plat, très osseux, pénètre jusqu'au dos et les omoplates, l'espace entre le dos et le torse n'arrête pas de diminuer, je commence à remarquer tout le temps quand je respire, le bras gauche commence à se séparer mentalement de mon corps de manière à protéger ma totalité par son sacrifice, Mounir doit le remarquer, je suis blanc et à court de souffle, pas seulement attentif et nouveau parmi les mecs proférant, le silence que je respecte face aux jus de fruits n'est pas de nature sociale, Mounir le devine quand il m'observe, sa gentillesse comprend que je suis en train de juguler un problème physique sans réussir à le juguler, il n'est plus sur sa chaise, il est dans sa voiture, nous sommes à toute vitesse sur le chemin des urgences de l'hôpital de Ajaltoun comme elles sont un peu plus accessibles que les urgences de Jounieh en bas sur le littoral, je ne regarde pas la route devant nous ni les massifs de montagne par la fenêtre mais directement mes pieds enfoncés sous la boîte à gants, il reste des miettes et des gravats sur le tapis, il reste l'emballage d'une sucette, Mounir parle à l'habitacle, il assure que ce n'est plus très loin, nous sommes dans le village de Ajaltoun, au pied d'une pente raide, les urgences m'allongent et m'examinent, à la sortie elles me donnent quelque chose à prendre pour la douleur ainsi que le tracé sur papier de mon activité cardiaque, il faut surveiller les prochains jours, elles me disent que je dois surveiller.

Il n'y a pas de sous-sols au Zouk Hôtel.
Un parking en rez-de-chaussée mais pas de sous-sols.

Je viens sur le campus de la rue Huvelin.
La ligne de démarcation séparant Beyrouth Est de Beyrouth Ouest n'est qu'à quelques mètres de ma situation sur le terrain mais il n'y a plus de ligne de démarcation.
Car la guerre est finie.
Beyrouth réunifiée.
C'est le jour d'entamer ma première année en science politique suite à ma première année de droit à Paris.
La science politique produit des bons politologues à même de comprendre bien mieux que les juristes ce qui se passe en dernière analyse dans le monde quand elle ne mène pas directement aux cabinets ministériels et aux ambassades.
Il suffit que je réussisse pour le devenir.
Tous les mecs qui étudient cette année à l'université Saint-Joseph portent le blouson aviateur kaki ou bleu nuit à doublure orange ainsi que les belles santiags noires à bout carré. Pas tous. Une poignée préfère visiblement les blousons de cuir marron et les mocassins à glands. Beaucoup entretiennent des barbes fournies et bien taillées tandis que je suis glabre et de cheveux longs.
Certains de ces mecs sont Mounir et Patrick et d'autres que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam. Ils sont assis sur le rebord de béton en haut de l'escalier d'entrée. Je me mets parmi eux car Patrick je le connais de Paris et Mounir de Maurice et des urgences de Ajaltoun et car se mettre en solitaire sur le banc opposé attire la pitié et la persécution. Le campus sur l'ancienne ligne de démarcation est un mélange de mecs rentrés l'année dernière de l'étranger et de mecs jamais partis du Liban pour commencer.

Les politologues connaissent l'Histoire, les institutions de l'Antiquité grecque et romaine, l'administration ottomane, le droit constitutionnel et le droit constitutionnel à part libanais, le monde arabo-musulman auquel nous appartenons et où nous devons bien accepter de vivre en tant que chrétiens, les organisations internationales, la bipolarité, la pensée politique occidentale et un peu arabe et un peu d'anthropologie et un peu de sociologie et un peu d'autres matières. Les politologues sont à la croisée de beaucoup de savoirs importants. C'est par un acte de la volonté de puissance que le savoir se possède.

L'échange entre deux étudiants m'apparaît quand je l'entends.
Son volume culmine dans la cour.
L'un est Michel et le petit maigre est Tony selon Walid.
Plus rien d'autre ne m'apparaît.
Une familiarité se ressent dès qu'il n'y a plus rien d'autre.
Elle est liée au pays natal.
Michel attrape le col du blouson de Tony et le secoue et le lui remonte de son poing serré jusqu'au menton.
Se dégageant Tony manque trébucher.
Il reprend son esprit.
Il revient sur Michel.
Les deux n'arrêtent pas de se repousser l'un l'autre et de reculer chacun de son côté et de se repousser à nouveau l'un l'autre et de reculer et de s'empoigner.
Ils dérivent vers l'angle de la cour.
La cour est presque vide.
Les étudiants en demi-cercle autour d'eux.
La voix de Michel comme celle de Tony gagne et perd en gravité, chacune me suggère en contenir plusieurs

autres, toutes les voix de Michel et de Tony s'entremêlent sous le préau.
Aucun coup ne tombe.
C'est que de l'attente.
C'est que la masse empêchée de Michel rencontrant l'excitation de Tony bien plus faible par rapport au physique mais beaucoup plus imprévisible et beaucoup plus inquiétant que Michel. Le demi-cercle se recompose en désordre au milieu du préau. Il perd trois étudiants dont je suis les pas pressés en direction du bâtiment des lettres. Mounir et Patrick à ma gauche quittent le rebord en béton et se joignent à Michel dans la minoration de Tony qui se défait de la prise de Michel et de Patrick par sa maigreur et ses gesticulations et court en marchant vers les escaliers. Il promet d'apporter une arme le lendemain et de la vider sur Michel qui promet de l'attendre ici même.

Le Michel qui me conduit dans son Pajero bleu vers la place Sassine et ensuite vers Nazlit Sioufi est sincèrement le mec balèze aimant frapper. Il frappe direct quand il est mal regardé ou mal parlé par quelqu'un dans une boîte de nuit ou dans un embouteillage.
Il frappe au visage et dans le ventre, dans les parties, il frappe par séries de coups de poing et de pied, de coups de coude ainsi que de genou.
C'est dans sa nature et la nature est immuable.
Il doit frapper.
Il le dit.
Sa voix s'affine dans le rire.
À un moment donné je vais le tordre, Tony, je vais le déformer. Il n'a pas fait signe à Karine l'autre soir au bar du Jet Set alors qu'elle l'a salué en premier. Le mec

est un phalangiste de père et de mère. Les phalangistes sont les complices de l'occupant syrien. Les complices de Hafez el-Assad. À cause d'eux le général Aoun s'est exilé en France, à côté de Paris, peut-être tu connais. Ce sont des vendus. Samir Geagea comme Elie Hobeika comme Karim Pakradouni.
Des traîtres et des vendus.
Je ne dis pas à Michel qu'avec Karine nous nous sommes presque embrassés dans la Peugeot bleue pendant la guerre de Libération pour pas qu'il me déforme tout de suite ni plus tard.
Je dis que viendra le jour où le général Aoun reviendra.

Je sais ce que je fais au Liban. J'obéis au maternel. Le maternel m'a intimé l'ordre de revenir. Alors je reviens. Ce n'était même pas un ordre proprement dit, encore moins un ordre à transmettre, encore moins à intimer, ce n'était pas même du langage, l'ordre du retour est tombé sur mon étranger en amont du langage, pour me préparer au langage. C'est dans les faits que je suis de retour, par la force des choses qui l'ont voulu sans en donner l'ordre et sans avoir à s'en expliquer, qui l'ont voulu pour nous deux comme nous ne sommes qu'un foncièrement, parce que le maternel est rentré dans le natal et parce qu'il est impossible de ne pas rentrer dans le maternel et de penser hors de lui en général. Il s'est construit à mon encontre une réalité dans laquelle je me trouve rapatrié au Zouk Hôtel. Aussi simple. C'est la même qui ne veut pas que j'accumule.

Au sortir de la baie de Jounieh Maurice dépasse une voiture par la droite et braque son volant encore